

## Chapitre I

Paris le 28.07.03.

Aujourd'hui des ambulanciers m'ont trimbalée toute la journée. On m'a fait sortir d'un hôpital pour m'admettre dans un autre. De cela, j'en ai presque l'habitude maintenant. Cela dure depuis longtemps déjà.

Ma vieille carcasse souffre de tous les maux de la terre et je suis presque au bout du rouleau. Des messieurs en blouse blanche s'échinent avec des tonnes de médicaments à me faire retrouver mon bien-être. Ils sont complètement fous. Jamais, personne ne pourra me redonner ma santé et ça, je le sais d'autant plus que les jours qui passent sont meilleurs que ceux qui viennent.

Vous savez, je ne suis plus toute jeune et je perds même de temps en temps la tête. Il paraît que je dépasse les quatre-vingt printemps. Et si Dieu me prête vie, je serai même centenaire.

Quelle misère !

Certains gens vont se croire obligés de me féliciter, à ce moment-là. A croire que la durée de vie a plus d'importance que la qualité. En ce qui me concerne, je serai franche avec vous, je préfère partir que de rester là à être torchée, lavée, bordée comme un bébé qui n'a plus le sourire d'un bébé.

Cela fait dix ans que je pars d'un service à un autre, d'un hôpital à un autre. J'ai vu des médecins, des professeurs qui n'ont rien pu faire pour moi.

A force de souffrir, je suis devenue comme une vieille chiffé molle qu'on déplace du lit au fauteuil et du fauteuil

au lit. J'ai des escarres partout, des douleurs qui me laissent éveillée durant de longues nuits. De plus, il paraît que je souffre du cœur et du diabète.

Enfin, je vous dis que je suis une vieille carcasse bonne pour la ferraille.

Alors, mon Dieu, qu'on en finisse une fois pour toutes.

Dès mon arrivée dans ce nouvel hôpital, une jeune interne est venue me voir. Elle m'a posé des tas de questions : mon nom, prénom, ma date de naissance dont je ne me souviens même pas et que par contre elle connaît bien puisqu'elle avait mon dossier sous les yeux, si je suis mariée ou pas, le nombre d'enfants que j'ai eus, les interventions chirurgicales que j'ai subies, enfin des tas de questions auxquelles j'ai répondu maintes et maintes fois et qui, à chaque fois, m'agacent à force de les répéter.

Puis elle m'a examinée entièrement, écoutant et réécoutant mon cœur et mes poumons, palpant mon ventre et s'extasiant devant mes nombreuses cicatrices comme si elle leur trouvait un côté plaisant. Elle a trouvé mes réflexes complètement abolis et a eu cette réflexion :

— Mais vous êtes comme une vieille machine qui ne répond plus.

— Oui, tout à fait, Mademoiselle, je suis une vieille machine.

Cet examen m'a éreintée et j'étais contente de la voir partir avec ses dossiers.

C'est pour mettre fin à cet interrogatoire répétitif et aussi pour soulager ma conscience de quelques erreurs que j'ai commises qui ne sont pas des moindres et que je ne peux emporter avec moi que j'ai décidé de vous raconter ma vie qui, vous vous en apercevrez, est complètement décousue. Je vous promets que je vais vous conter tout cela sans détours, ni mensonges. Ne vous attendez pas à un conte de fée mais sachez tout de même que cela ne manque pas de rebondissements.

Oui, cela fait un peu plus de quatre vingts printemps que je suis née dans une famille qu'on pourrait appeler bourgeoise. Mes parents étaient issus de ces vieilles familles de France, bien ancrées dans leurs racines.

Mon père était un touche-à-tout, musicien à ses heures perdues et bijoutier de métier. Ma mère était infirmière et aussi artiste. Elle chantait lors des soirées de galas. Ils se sont aimés, je suppose puisque ils se sont mariés jeunes. Malheureusement ils ne sont pas restés longtemps ensemble. A peine avaient-ils eu le temps de faire deux enfants, ma sœur et moi qu'ils se sont séparés. Peut-être que c'est à partir de là qu'a commencé mon instabilité. Je n'en sais rien mais je peux dire que toute jeune, j'avais pris conscience de cette séparation comme d'une catastrophe. Mais ce n'est pas pour autant que j'en veux à mes parents, au contraire je les ai adorés toute ma vie.

Très tôt donc, nous fûmes confiées, ma sœur et moi, à des proches de la famille pour nous élever. Ma sœur fut placée chez une tante en Normandie, tandis que moi, je le fus chez ma grand-mère paternelle. Je n'avais que trois ans mais je me souviens comme si cela datait d'hier que j'étais sur le perron de la porte et que je pleurais en voyant ma mère repartir sans moi. Je me suis sentie comme abandonnée.

C'est tout de suite que j'allais me révéler sous un caractère difficile. Ma grand-mère a eu fort à faire avec moi, la pauvre. J'étais ce qu'on pourrait appeler une petite chipie, une tête brûlée. Je ne cessais pas de me battre avec les enfants de mon âge, de fouiner dans tous les coins de la maison, de descendre les escaliers quatre à quatre et d'attirer des tas d'ennuis. Il me fallait sans cesse bouger, ne tenant jamais en place.

Mon enfance est jalonnée d'incidents et accidents parfois graves dont certains ont failli me coûter la vie. Je ne peux malheureusement pas tous vous les conter ici, faute

de mémoire, mais pour vous donner une idée, je peux vous citer deux anecdotes fort significatives.

Je devais avoir trois ou quatre ans lorsqu'un jour, j'ai fait une chute du haut de l'escalier en tenant une boîte de conserve ouverte dans la main. Arrivée en bas, j'avais le pouce droit presque sectionné. Conduite aux urgences, je fus examinée par un jeune interne qui ne trouva pas mieux à faire que de suturer ma plaie d'une manière grossière. Lorsque la cicatrisation s'est faite, mon pouce était rétracté sur la paume de ma main. J'ai du traîner ce handicap pendant longtemps avant qu'un chirurgien, ami de ma mère, ne se soit aperçu au cours d'une soirée, de la position vicieuse de mon doigt. Il a tout de suite proposé ses services. Une dizaine de jours plus tard, je fus admise dans sa clinique où l'intervention s'est déroulée avec succès.

Bien plus tard, j'ai échappé de justesse à un accident grave et ne m'en suis sortie que par miracle. J'étais sur le trottoir d'une rue en compagnie de mes copines lorsque l'une d'elles avec qui je me battais, m'a violemment bousculée. Je me suis retrouvée étalée sur la chaussée au moment où un gros véhicule arrivait. Je n'ai pas eu le temps de me relever qu'il était déjà passé au-dessus de mon corps sans heureusement me heurter. Je n'ai entendu que le vrombissement de son moteur au-dessus de ma tête. Tout de suite après, je me suis remise debout sans aucune égratignure, devant les regards ahuris des passants.

Cependant sous ma facette d'enfant gaie et insouciante, j'étais en réalité une enfant fragile et malheureuse. Il m'arrivait souvent de pleurer la nuit, seule dans mon lit. Ma mère me manquait terriblement. Je ressentais son absence comme une blessure profonde que ni le temps, ni l'affection de mes grands-parents ne pouvaient effacer. Je m'enveloppais souvent dans un de ses vêtements pour sentir son odeur et pouvoir m'endormir.

Lorsqu'elle venait me voir, c'était comme si le soleil faisait son apparition dans le brouillard de mon existence.

Elle m'illuminait de sa présence et je peux dire que je rayonnais de joie et de bonheur. Elle me ramenait plein de jouets que souvent je dédaignais. J'avais besoin d'elle et non de ses cadeaux.

Mon enfance est marquée par l'absence d'une mère trop lointaine et trop distante.

Ce n'est qu'à l'âge de douze ans que je pus la rejoindre. Elle nous a ramenées ma sœur et moi vivre chez elle. Mais là aussi, j'ai dû vite déchanter. Alors que je m'attendais à retrouver enfin une vie de famille, j'ai découvert une mère encore plus absente. Tous les soirs, elle nous laissait seules ma sœur et moi dans un grand appartement qui, à mes yeux, paraissait exigü. Nous étions livrées à nous-mêmes, sans aucune surveillance.

Si cette situation ne dérangeait pas trop ma sœur, ce ne fut pas mon cas. J'avais besoin d'être entourée, protégée pour me sentir vivre. Cloîtrée entre ces quatre murs, j'éprouvais comme un étouffement et cette solitude comme un abandon.

Pour échapper à cette angoisse de me retrouver enfermée, je fuguais souvent pour aller rejoindre mes copains dehors et ne rentrais que tard la nuit. Un jour, en revenant d'une de mes escapades un peu plus tard que d'habitude, j'ai retrouvé ma mère qui m'attendait de pied ferme. J'ai eu droit à une correction magistrale. Loin de m'en dissuader, cette correction n'a fait qu'attiser mon caractère rebelle. Non seulement, j'ai continué à sortir mais aussi à faire aussi l'école buissonnière. Devant cette conduite insoumise, ma mère confiait la clé de la porte d'entrée à ma sœur pour m'empêcher de sortir. Ne me sentant pas battue pour autant, je me suis mise à chercher où ma sœur pouvait cacher la clé. Je n'ai pas tardé à comprendre qu'elle la mettait simplement sous son oreiller. Il me suffisait alors de la laisser s'endormir profondément et de venir glisser ma main sous son oreiller pour lui subtiliser le sésame.

Une autre fois, j'ai inventé un système qui maintenait la serrure ouverte sans que je n'aie à utiliser la clé. Mes escapades nocturnes mirent à mal la patience maternelle. Elle décida un jour de me mettre en pension. Ce fut pour moi comme un coup de grâce. Pendant longtemps je me suis sentie comme un fauve en cage. Je regrettais amèrement le toit maternel qui, il faut le dire en dépit de ma conduite, était un refuge pour moi.

Pourtant, il faut le dire, ma mère n'a ménagé ni sa bourse, ni sa patience pour m'éduquer. Elle m'avait même inscrite à des cours de chant et de danse pour soi-disant me calmer. Mais je crois que le mal était déjà fait.

J'ai dû passer quatre longues années dans cette institution qui, pour moi, me paraissait comme une prison. Je ne retrouvais ma pleine liberté qu'en Normandie où j'allais passer chaque été mes vacances chez des parents maternels. C'est là que je m'adonnais à mes jeux favoris tels que courir dans les champs et grimper aux arbres. Je ne rentrais que tard la nuit au bercail où je tombais dans mon lit raide comme une souche sans même parfois dîner.

Adolescente, j'étais déjà presque une femme et passais mon temps à courir les bals des villages environnants et à danser à perdre haleine. Je commençais à m'intéresser aux garçons et à les trouver beaux. De loin, je préférais leur compagnie à celle des filles. Leurs propos, parfois pleins de grivoiseries et de sous-entendus, étaient plus intéressants. Il m'arrivait même de flirter avec certains d'entre eux.

Dans la rue, j'ai remarqué très tôt que le regard des hommes me suivait avec insistance. Il est vrai que j'étais une belle blonde aux yeux verts. Avec une silhouette élancée, je ne manquais pas de charme. Ma grand-mère disait souvent de moi que lorsque je me déciderai à prendre mari, je n'aurais que l'embarras du choix. Moi, j'aurais voulu un mari intelligent, gentil et surtout beau.

Mais la vie ne vous donne pas toujours ce que vous attendez d'elle.

Je suis tombée sur un homme qui était tout le contraire de ce que j'espérais. Je l'ai rencontré lors d'une sortie entre copains. Certes, il était beau et avait de la prestance mais c'était tout. Si au début il s'est montré gentil et prévenant, il allait complètement changer une fois le mariage consommé.

Nous avons commencé par de petits flirts, de petits baisers échangés ici et là lors de nos rencontres furtives. Puis un jour, sur un coup de tête, nous avons décidé de nous fiancer pour pouvoir sortir ensemble au vu et au su de tout le monde, sans restriction, sans interdit. Je ne pouvais savoir que je venais de m'engager sur un chemin difficile. Je n'avais que dix-sept ans.

Durant nos fiançailles, j'allais souvent chez lui où je retrouvais un semblant de vie de famille que je n'avais pas connu chez moi et qui me plaisait beaucoup. Ses parents m'ont tout de suite adoptée. Sa mère, particulièrement, faisait preuve d'une gentillesse extrême à mon égard.

C'est durant cette période que j'allais être confrontée pour la première fois de ma vie à la disparition d'un des miens qui, il faut le dire, ne m'a pas beaucoup affectée sur-le-champ. Je n'étais pas suffisamment mûre. Ce fut la mort de ma grand-mère. J'ai appris la nouvelle alors que j'étais en institution. Je trouvais cette mort dans l'ordre des choses. Ma mamie était vieille et les vieux ne peuvent que mourir. J'ai du regretter amèrement cette attitude durant toute ma vie.

Des fiançailles qui commencent par un deuil auraient pu pourtant éveiller en moi une quelconque suspicion sur un bonheur futur. Pour moi, rien ne présageait que je ne serais pas heureuse avec l'homme que j'avais choisi.

J'avais à peine dix neuf ans lorsqu'on célébra notre mariage. Ce fut une fête pleine de couleurs. J'ai reçu tant de cadeaux que je ne savais où les mettre.

Mon mari était cadre dans une entreprise, issu d'une famille tout ce qu'il y a de plus honorable et surtout très amoureux, je me voyais comme la femme la plus comblée. Je ne pouvais deviner que le rêve allait se transformer en cauchemar.

En effet, une fois les lampions de la fête éteints, j'ai découvert un tout autre homme. Les ennuis ont commencé pour moi peu de temps après que j'ai décroché un emploi comme secrétaire dans un hôpital. D'une jalousie malsaine, il n'admettait pas que chaque matin je sorte de la maison pour aller travailler. Il me faisait des scènes de ménage chaque soir, sous prétexte que je n'avais pas besoin de cela et qu'il pourrait subvenir seul aux besoins du ménage. En réalité, c'était mon indépendance qu'il remettait en cause. Il aurait voulu me maintenir sous son joug. Ce qui n'était pas de mon tempérament. Je tenais à mon autonomie et n'aimais pas devoir quoi que ce soit à quiconque, fut-il mon mari.

Se rendant compte qu'il ne pourrait me soumettre à ses désirs, il allait alors se montrer odieux et surtout violent. Odieux par son comportement. Si je traînais un peu dehors, il me soupçonnait d'avoir un amant. Si je me maquillais un peu trop et que je portais des tenues légèrement échancrées, il me le reprochait. Violent, il n'hésitait pas à lever la main sur moi au moindre petit conflit. Il me battait pour un oui, pour un non. Pire, il exigeait que ma paie lui soit remise pour ne me laisser que des miettes pour faire mes courses.

Je me souviens d'un jour où, rentré à trois heures du matin, ivre mort et pour une dispute banale, il n'a pas hésité à me frapper puis à me jeter sur le palier où j'ai passé le reste de la nuit jusqu'au matin. Une autre fois, c'est à un coup de poing me fracturant la cloison nasale que j'ai eu droit pour lui avoir tenu tête lors d'une de nos scènes de ménage devenues quotidiennes.

Bref, c'était l'enfer.

Et puisqu'il faut tout vous dire, je dois vous avouer aussi que sur le plan sexuel, ce n'était pas le top avec lui. Je n'avais pas connu d'autre homme avant mais je sentais tout de même que ce n'était pas ça l'amour. J'ai connu par la suite d'autres étreintes et je peux vous assurer que ça n'avait rien de comparable avec ce que j'avais connu avec mon mari.

Plus le temps passait, plus nos rapports se détérioraient. J'étais tombée dans un piège duquel j'avais l'impression ne pas pouvoir sortir, étant donné que je me suis retrouvée enceinte.

Ne voulant pas perdre espoir, je comptais sur la venue au monde de notre bébé pour qu'il revienne à de meilleurs sentiments. Ce fut peine perdue.

La naissance de notre fille n'a rien changé à son comportement. Au contraire, il était devenu plus agressif. Il ne supportait ni les cris, ni les pleurs du bébé. Chaque fois qu'il l'entendait pleurer en pleine nuit, il se levait et allait secouer le berceau de toutes ses forces pour le faire taire. Il s'en prenait alors à moi, m'accusant d'avoir mis au monde un être cruel qui ne le laissait pas se reposer et n'hésitait pas à me battre. Je ne pouvais continuer ainsi. J'étais trop malheureuse et il n'était pas question de passer ma vie avec un être aussi ignoble.

Mon père qui est resté très proche de moi et qui venait souvent me rendre visite s'est aperçu que mon couple battait de l'aile. Un jour il me dit :

— Ecoute ma fille, si tu ne te sens pas heureuse avec cet homme, n'hésite pas à t'en séparer. Je suis là et je peux t'aider à t'installer ailleurs.

Sur le champ, je n'ai rien répondu mais une semaine après, je l'ai appelé pour lui demander de me trouver quelque chose. Je n'en pouvais plus. Mon mari venait de me faire encore une scène de ménage parce qu'il m'avait vue discuter avec un collègue de travail. Il m'a même battue. Trop, c'est trop. Je n'étais ni sa bonniche, ni son

esclave. Disposer de moi comme il l'entend, aller jusqu'à surveiller mes fréquentations et me rouer de coups pour un oui, pour un non, je ne pouvais le supporter.

J'étais prête à le quitter du jour au lendemain. Je n'attendais que l'heure propice. C'est alors qu'un événement majeur allait précipiter ma décision. Nous étions en pleine guerre et la France était sous occupation allemande. Depuis déjà un bout de temps, j'étais en relation suivie avec une amie qui était en contact avec les forces françaises libres.

Un jour, elle est venue me dire qu'elle devait se rendre en Angleterre pour une mission importante. En une fraction de seconde, j'ai échafaudé un plan dans ma tête et lui ai demandé si je pouvais l'accompagner.

— Mais, voyons, me dit-elle, tu as une fille et tu ne peux l'abandonner.

— Pour ma fille, ne t'en fais pas, j'ai quelqu'un à qui la confier.

— Tu sais, ce genre de mission peut être dangereux, on peut ne pas en revenir.

— Et alors, tu penses que ça me fait plaisir de voir mon pays occupé.

— Non, je ne doute pas de ton patriotisme, mais tout de même, je dois t'avertir du danger que l'on court.

— Je comprends tout à fait ce que tu veux dire mais je te dis que je suis partante.

— D'accord, comme tu veux, je vais me référer à mes supérieurs et s'ils sont d'accord, tu viendras avec moi.

Trois jours plus tard, elle m'apporta une réponse positive et me dit :

— Rends-toi tel jour à telle rue, quelqu'un viendra nous chercher.

La veille de mon départ, j'ai pris mes bagages et ma fille et suis allée m'installer chez ma mère. Le lendemain, j'étais déjà en route pour l'Angleterre. Nous sommes partis en voiture jusqu'au port de Brest d'où nous avons pris